

La nuit finira bien un jour

« La solitude à deux est l'enfer consenti »

Michel Houellebecq (*La possibilité d'une île*, Ed Flammarion, 2005)

« Que faites-vous du matin au soir ?

« Je me subis. »

Emil Cioran (*De l'inconvénient d'être né*, Ed Gallimard, 1973)

7 décembre 2018

Pleucadeuc. « La Guillerbote »

Je suis devenu le chaos d'une vie en une seconde. Pire, je ne sais toujours pas pourquoi j'ai eu, soudain, terriblement besoin de ce fracas monstrueux. Et aussi, bien sûr, terriblement besoin de cette béance irréversible entre Jeanine et moi.

Une vie toujours désespérément en ordre et chaque jour habillée d'un silence presque monastique, voilà, pour Jeanine, notre seul chemin possible depuis ses dernières larmes et son cri ultime il y a vingt-six ans. Un cri sauvage

et long à éventrer le ciel et faire se relever les morts.

J'aimerais penser que cette femme est admirable tant elle semble rayer d'un coup sec et avec une force muette inouïe tout ce qui nuit ou peut nuire à notre vie de rats. C'est si vrai que ce mardi quatorze septembre l'année dernière, j'ai presque eu envie de traîner Jeanine au restaurant pour m'excuser. Oui, m'excuser de ce qui s'était passé à l'aube mais, surtout, remercier cette femme pour son si troublant silence et son regard patient ce matin-là. Un regard patient et calme, comme à l'orée d'une possible compassion. C'est, du moins, ce que j'ai voulu voir et ce regard calmement posé sur mon agitation obscène dans la cuisine m'a presque donné envie de pleurer.

Bien sûr, je savais que Jeanine refuserait d'aller au restaurant et qu'elle mangerait, sans doute, un croque monsieur et des poires pochées au vin rouge devant la télé. Oui, je savais cela, mais pour la première fois depuis longtemps, j'avoue que cela m'aurait peut-être touché qu'elle se pomponne un peu et que, malgré ce jour salement amoché, on aille manger des cuisses de grenouilles chez la Lolo Ferchant.

Ce foutu mardi quatorze septembre, je me souviens que l'aube avait le teint sale mais, bien sûr, je me souviens surtout de cette agaçante escouade de corneilles jacassantes. J'étais dans la cour, en pyjama, soulagé de ne plus sentir la chaleur poisseuse du lit et notre sueur acide et infâme, qui, j'en suis sûr, m'avait brusquement tiré du sommeil. Pieds nus sur la terre grise et gobant un air vif dont chaque goulée me réparait, je me suis dit que c'était la première fois en vingt-six ans que les effluves de nos corps saccageaient mon repos. Entre nos peaux effondrées qui sentaient le soufre et le bal étrange de ces

oiseaux noirs qui passaient là pour la première fois, peut-être aurais-je du me douter que quelque chose couvait. Quelque chose comme une désolation avec un bout de mort qui brusquement dévaste le ventre et pille le presque peu de vie qui reste. Oui, peut-être aurais-je du me dire, là, dans cette cour à la tristesse indécente et grêlée de trous, qu'il était grand temps de fuir et d'oublier la torpeur de toutes ces années. Oui, fuir sur-le-champ plutôt que, à mon insu, laisser monter lentement la fureur et lui donner ainsi le temps de s'affûter.

Je n'ai pas fui. Non, j'ai continué d'avaler la fraîcheur de l'aube en me disant que je devais absolument changer l'ampoule du frigo et, pendant que j'y étais, recoller les deux lattes à la con du plancher des toilettes. Puis, en même temps que passait un deuxième convoi de corneilles cette fois curieusement muettes, j'ai entendu un bruit de casseroles et Jeanine qui se raclait fortement la gorge. Bien sûr, elle n'est pas venue dans la cour me demander ce que je foutais là, dans ce froid piquant, pieds nus et en pyjama. Non, bien sûr. J'aurais été à poil avec le corps tout bleu tandis que cinq ou six corneilles me labouraient le crâne qu'elle aurait eu sans doute, comme chaque jour, ce même air éteint et détaché de tout. Finalement, c'est fou ce que la solitude à deux a de la ressource pour lentement rayer l'autre. Oui. Pourtant, notre (cette) lente agonie sans tapage a, semble-t-il, fini par nous aller. Enfin, surtout à Jeanine. Jeanine dont la douleur de vivre pour rien ni personne s'est, peu à peu, vidée de son pus. Une douleur inoffensive, en somme. Empaillée. Une douleur à qui cette femme a fini par couper le sifflet pour s'éteindre, jour après jour, sans rien d'autre que du vide autour d'elle. Du vide qui, peut-être, lui murmure des choses avec de la lumière dedans. Ou pas.

C'est après un troisième cortège de corneilles à nouveau piaillantes que je suis rentré dans la cuisine. Il y avait un silence étrange, loin de celui qui nous abîmait depuis si longtemps déjà, mais avec, malgré tout, une certaine « délicatesse ». Non, ce silence qui empestait la cuisine ce matin là dégageait quelque chose de nerveux et d'inquiétant. C'était un silence avec de la boue dedans et des dents pour dépecer. J'ai d'abord pensé que si ce silence-là sentait le sale et le sang, c'était à cause de ces corneilles de malheur. C'est vrai, depuis vingt-neuf ans que nous nous effritons dans ce trou, c'était la première fois que ces "pue-la-mort" tachaient le ciel. En même temps, mettre la sauvagerie de ce silence sur le dos de volatiles à la réputation sinistre m'arrangeait peut-être. Oui, peut-être.

C'est quand Jeanine a, plus que d'habitude, lamentablement traîné les pieds dans la cuisine avec ses vieilles savates couleur de pisse que le mille fois rien que j'étais est encore monté d'un cran. Là, brusquement, dans cette odeur acide de lait « ribot » et de café bon marché, le silence à la gueule de tueur a volé en éclats. Tout est arrivé comme ça, en vrac. Je n'ai rien pu contrôler : ni mes mots sales, ni mes bouts de rires suffoqués et poisseux, ni les embryons de larmes dans mes yeux agrippés soudain aux mamelles avachies de Jeanine. Sous son hideuse robe de chambre violette et peluchée, je n'ai pas pu contrôler non plus mes gros doigts de salaud qui, rageusement, ont tenté de réveiller sa motte froide et rugueuse, comme hérissée de ronces. Une motte avec beaucoup d'hivers dessus. Et sans doute est ce un miracle si j'ai pu, in extrémis, retenir mon autre main, main tremblante prête à frapper cette femme toujours incroyablement silencieuse.

À aucun moment de ma dérive, Jeanine n'a semblé avoir peur. À croire qu'elle à d'emblée accepté cette coulée de boue infernale et subite qui giclait de mes entrailles. Plus fascinant encore, son regard ne s'est pas modifié lorsque, en l'insultant, j'ai brutalement planté mon bout de mort dans son ventre. Je l'ai déjà dit, ce regard était patient, calme, comme à l'orée d'une possible compassion. En tout cas, je le répète, c'est ce que j'ai voulu voir. Oui, car une ordure a ceci de pitoyable qu'elle parfume toujours ses saloperies de mensonges séduisants. Ça la rassure ces petits arrangements crapoteux avec son âme vérolée. Oui, ça la rassure et, surtout, ça la dispense de toute honte.

Puis, après ce coup de tonnerre dans le silence de l'aube mais sans rien changer à nos habitudes, nous avons pris notre petit-déjeuner en écoutant, comme chaque matin depuis près de trente ans, les informations sur Europe 1. Au bout d'un moment, je me suis dit, et c'était la première fois, que j'en avais marre de me farcir la vie déglinguée du monde depuis tant d'années, marre de toute cette crasse empilée dans ma tête. Et, pendant que j'y étais, marre aussi des rots à répétition de Jeanine après son café au lait et ses deux tranches de lard. Et c'est là, juste après un flash de publicité stupide pour des cure-dents que, sortant de son silence pour la seule fois peut-être de la journée, Jeanine m'a dit d'une voix lointaine, « C'est quand que tu changes l'ampoule du frigo ? » Voyant que je ne disais rien, elle a rangé le pain, le lard et la boîte à sucre avec la photo du Mont St Michel dessus et elle est sortie de la cuisine en traînant encore copieusement les pieds.

Après, je ne l'ai revue que vers sept heures du soir, quand elle s'est installée devant la télé avec un croque monsieur trop cuit, des poires pochées au vin rouge et, aussi, un

bon paquet de brouillard dans les yeux. C'est à ce moment-là que j'ai presque eu envie de la trainer au restaurant pour m'excuser. Puis, la laissant à sa télé sans le son et son regard de noyée, je suis allé me taper une ventrée de cuisses de grenouilles chez la Lolo Ferchant. Oui, et je me souviens que, tout en me régaland, je n'arrêtais pas d'imaginer ma tête de raclure entre ses gros seins en sueur. Il était moins une que je lui en parle à la Lolo mais, pour éviter de la gêner ou de la mettre en rogne, j'ai préféré laisser l'incendie s'éteindre dans mon froc et ma caboche. Ensuite, je me suis envoyé trois cafés calvas pour bien digérer mes grenouilles et je suis retourné tranquillement à la maison par le chemin de Ker Ju. Je ne sais pas si Jeanine m'a entendu rentrer ou si elle dormait devant la télé qui, cette fois, n'était pas muette. Ce que je sais, par contre, c'est que, ce jour-là, je n'ai pas changé l'ampoule du frigo ni recollé les lattes du plancher des chiottes. Je ne me suis pas non plus excusé pour ce qui s'était passé le matin. Non, mais tout en me chavirant à nouveau la tête avec les gros tétés de la Lolo Ferchant, je me suis dit que je m'excuserais peut-être le lendemain.

C'est avec ce minable « peut-être » qu'après un dernier godet de calva, je suis allé dormir dans la chambre de Louis. Aujourd'hui, notre petit écrasé aurait vingt-neuf ans. Il n'y a pas de nuit où je ne revois pas ce corps de gamin disloqué sur la route et ces grands yeux ouverts avec tant de vie pétrifiée dedans. Oui, tant de vie pétrifiée un matin de plein soleil, un de ces matins d'été avec rien que du bleu au plafond. Un matin où personne ne peut mourir. Non, personne sauf un même de trois ans. Un même à qui, ce matin-là et parce que j'en avais terriblement besoin, j'ai soudain lâché la petite main nerveuse au bord de la grand-route. La grand-route des adieux.

La seule chose que j'ai vue, et très nettement, à cette seconde-là, c'était mon visage d'enfant nuisible et inutile

qui souriait dans les yeux de Louis. Oui, moi, cet enfant nuisible et inutile qui, à trois ans déjà, dépeçait les oiseaux morts et faisait manger son vomi à sa petite sœur aveugle. Moi qui tenta, trois ans plus tard, de trancher la langue de ma mère pendant qu'elle dormait, bouche ouverte. Oh, mon Dieu, quel bonheur j'aurais eu de ne plus entendre cette femme et ses mots sales. Ses mots sales depuis le premier jour, la première seconde. Ses mots qui puaiement sans que je les comprenne. Ses mots avec rien que de la mort dedans. Oui, quel bonheur j'aurais eu de poser enfin ma tête sur son ventre de muette. Maman, dis maman, on aurait tout recommencé à zéro, pas vrai ? Et cette fois, hein maman, cette fois, on aurait eu de la lumière dans nos yeux, une lumière de premier matin du monde.